

André Naud, théologien Vérité et liberté dans l'intelligence de la foi

Guy Durand

Volume 10, numéro 2, automne 2002

Théologie et psychanalyse. Que dit l'une au *sujet* de l'autre ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/008888ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/008888ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de théologie de l'Université de Montréal

ISSN

1188-7109 (imprimé)

1492-1413 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Durand, G. (2002). André Naud, théologien : vérité et liberté dans l'intelligence de la foi. *Théologiques*, 10(2), 217–236. <https://doi.org/10.7202/008888ar>

Résumé de l'article

Professeur à la Faculté de théologie de l'Université de Montréal, de 1967 à 1991, André Naud a été le modèle du théologien libre. La pensée de Simone Weil l'a mené à comprendre que « l'intelligence ne peut vraiment se soumettre à aucune autorité extérieure ». Ses travaux abordent trois questions : les valeurs chrétiennes, appuyées sur une exégèse théologique des Écritures; la recherche de la *vérité*, qui autorise « un droit à la dissidence » au nom de la conscience individuelle; la *liberté* absolue de l'intelligence humaine que l'Église ne peut qu'inviter à une attention respectueuse et attentive à ses dogmes.

André Naud, théologien

Vérité et liberté dans l'intelligence de la foi

Guy DURAND
professeur émérite
Faculté de théologie
Université de Montréal

À Montréal, le 28 juin 2002 décédait André Naud, prêtre de Saint-Sulpice, à l'âge de 76 ans. Philosophe et théologien. Homme d'action et de pensée. Le cancer qui le minait depuis plusieurs années n'avait que bien peu ralenti le cours de ses réflexions philosophiques et théologiques. L'essentiel de son œuvre écrite porte sur la liberté de croire, l'intelligence de la foi, la liberté de penser dans l'Église. « Il a été chez nous un authentique intellectuel de la grande tradition chrétienne, de l'authenticité même de l'homme libre, du théologien critique et du prêtre vigilant », selon le témoignage d'André Charron à ses funérailles. Nombreux sont ceux qui regrettent qu'un terme soit désormais fixé à cette pensée en constante évolution.

1. L'homme

1.1. *Le curriculum*

Né à Montréal, le 5 juillet 1925, il fait ses études classiques au Séminaire de Sainte-Thérèse et il étudie la théologie au Grand Séminaire de Montréal. Ordonné prêtre le 30 avril 1950, il est nommé professeur au Collège de Montréal. Il est admis dans la Compagnie de Saint-Sulpice en 1952. Après des études doctorales en philosophie à l'*Angelicum* à Rome, puis l'apprentissage du japonais à Tokyo (1954-1956), il est nommé professeur de philosophie et de théologie au Séminaire de Fukuoka au Japon (1956-1962). De retour à Montréal pour des raisons de santé, il est professeur de philosophie au Séminaire de philosophie (1962-1964). À la demande du cardinal Paul-Émile Léger, il agit au Concile Vatican II à titre

d'expert en théologie (1962-1965) puis à titre de chercheur (1965-1967).

En 1967, il est nommé professeur à la Faculté de théologie de l'Université de Montréal, nouvellement aménagée sur le campus. Il y poursuit son enseignement jusqu'à sa retraite en 1991. Sa carrière académique est couronnée par l'éméritat. Pendant cette période, il occupe plusieurs autres postes : consultant auprès de la Conférence des évêques catholiques du Canada et de l'Assemblée des évêques du Québec ; président de la Société canadienne de théologie (1969-1972) ; membre, puis président du Comité catholique du Conseil supérieur de l'éducation (1971-1975) ; chargé de recherche pour le Conseil supérieur de l'éducation (1975-1977) ; président de la Commission de formation permanente de Saint-Sulpice ; délégué à trois reprises à l'Assemblée provinciale des Prêtres de Saint-Sulpice.

Une grande partie de sa production littéraire a été publiée sous le nom de personnes ou d'organismes qui l'avaient pris comme chercheur ou porte-parole. Il a collaboré à plusieurs revues et participé à un grand nombre de colloques et de congrès. Il a publié de nombreux ouvrages touchant la philosophie, l'éducation et surtout la théologie. En dehors des grandes questions dogmatiques, comme les rapports foi-raison, les liens Écriture-Tradition-Magistère, la nature de l'infaillibilité, André Naud ne dédaignait pas de s'intéresser à des questions plus concrètes : l'avortement, la régulation des naissances, l'absolution collective, la place des femmes dans l'Église, l'enseignement religieux dans les écoles, l'Évangile et l'argent.

1.2. La personnalité

Penseur, il menait une réflexion argumentée, progressiste, critique, constructive, jamais désinvolte ; préoccupé du respect des mystères chrétiens tout autant que de la liberté de conscience des fidèles ; demandant avec insistance une ouverture, sinon une évolution du Magistère au nom de la nature même de la fonction magistérielle (argument théologique) et de la dignité des consciences (argument éthique). Pensée sans raideur ni équivoque, dénuée de subtilités inutiles. Style sans emphase ni mollesse, clair et concis.

Homme de foi, il n'en était pas moins libre. Pour des raisons existentielles et pour des raisons de culture, André Naud a bien senti les limites

des formulations dogmatiques, souvent tributaires des systèmes de références conceptuelles appartenant à d'autres contextes culturels. Pour lui, il n'y avait pas qu'une pensée catholique, il y avait plusieurs courants de pensée acceptables dans l'Église.

Homme d'institution, il n'en était pas moins critique. Il était convaincu du besoin d'institutions dans la vie sociale tout en sachant que les institutions sont là pour servir les femmes et les hommes réels et non le contraire. Il croyait profondément à l'Église et à son action, tout en critiquant sa tendance à enfermer le mystère dans des dogmes, à déformer le sens de l'infailibilité, à promouvoir l'obéissance aveugle. Il défendait la pertinence d'une Faculté de théologie universitaire, d'un système d'enseignement ouvert aux religions, etc.

Homme d'engagement enfin, il ne dédaignait pas s'impliquer dans les débats d'Église, d'université et de société, y acceptant souvent des responsabilités importantes, parfois même lourdes.

Discret, il parlait très peu de la maladie qui le rongait depuis treize ans. On imagine cependant les souffrances endurées : séjours à l'hôpital, traitements sévères, douleurs et malaises collatéraux. De rémission en rémission, il a composé plusieurs œuvres, parmi ses plus importantes.

Malgré sa grande classe, il demeurait simple. En dépit de ses fortes convictions, il restait discret, réservé, n'aimant pas imposer sa propre personne ou se mettre au devant de la scène. Homme distingué, courtois, attentif. Même le ton de la voix était sans éclat.

1.3. *Le cheminement intellectuel*

En plus de quelques confidences — oh, bien peu — faites à des amis, on dispose de deux textes d'André Naud sur son cheminement spirituel, ou plutôt sur son cheminement intellectuel de croyant, car le spirituel est d'abord intellectuel, comme il aimait le préciser : un texte d'une vingtaine de pages intitulé *Mon parcours intellectuel de croyant* paru dans le collectif *Itinérances spirituelles* écrites en 2002, et une dizaine de pages insérées dans son dernier livre sur *Les dogmes et le respect de l'intelligence*, composées elles aussi en 2002. L'auteur y fait état de son cheminement et des influences subies : sa formation thomiste, le séjour au Japon, l'expérience conciliaire, la fréquentation de Simone Weil.

Sa thèse de doctorat porte sur la philosophie chrétienne, problème alors très discuté. Il y étudie en particulier l'interprétation opposée de

deux historiens Henri Bréhier et Étienne Gilson, ainsi que les opinions de plusieurs thomistes comme Jacques Maritain. Critiquant modérément les uns et les autres, il restait totalement dans la perspective thomiste, comme il le remarqua plus tard, alors qu'il découvrit qu'il faisait de la mauvaise philosophie et de la mauvaise théologie. Les thomistes font de la mauvaise philosophie, dit-il, tout comme lui-même a été initié à une mauvaise théologie : on laisse trop une foi, assumée et aimée, dominer la route à suivre et déterminer à l'avance où l'on ira ; on base trop la compréhension de la théologie sur la philosophie alors qu'on devrait privilégier l'histoire¹. Question de méthode dans les deux cas, car il n'y a aucunement lieu pour lui de décrier la richesse de ce qu'il a reçu. Le problème de la philosophie chrétienne a perdu de sa pertinence ; il a permis à Naud de plonger dans le bain de l'immense question des rapports entre foi et raison, dont il n'est jamais sorti.

Formé dans la plus pure orthodoxie des années 1950, Naud est baigné dans un haut degré de sécurité pendant les premières années de sa vie intellectuelle. Satisfait de ce qu'il avait reçu, il ne songeait à rien d'autre que de transmettre le bonheur intellectuel qu'il trouvait dans sa foi, comprise dans le cadre philosophico-théologique évoqué. Son séjour au Pays du Soleil Levant fut un choc : il découvrit le pluralisme religieux. Celui-ci l'obligea à se poser d'une manière quasi quotidienne le problème du salut des non-chrétiens. Cela l'a amené à pressentir que le même Dieu se laisse chercher et percevoir en diverses itinérances spirituelles et en d'autres confessions religieuses. D'où sa remise en question depuis lors de l'adage « Hors de l'Église, point de salut », un thème récurrent chez lui, le dernier dont il a parlé encore quelques jours avant sa mort : « Il ne m'est pas possible de croire qu'en dehors de l'Église on ne puisse se sauver », confiait-il.

C'est un papier destiné au cardinal Léger portant justement sur la place exagérée donnée au thomisme dans un document qu'on avait préparé à Rome pour le Concile Vatican II qui lui valut d'être invité au Concile par le cardinal. Il fut associé aux travaux de la Commission doctrinale dont l'archevêque de Montréal avait été élu membre, ce qui l'amena à s'intéresser à l'immense question des rapports entre Écriture et

1. A. NAUD, « Mon parcours intellectuel de croyant », dans R. BERGERON, G. LAPOINTE et J.-C. PETIT, dir., *Itinérances spirituelles*, Montréal, Médiaspaul, 2002, p. 199.

Tradition, auxquels termes s'ajoutait forcément le Magistère. Le Concile lui a fait expérimenter les joies et les avantages, mais aussi les misères et les limites de la pensée collective. Il en sortit avec une drôle d'espérance, une espérance circonspecte. Les déceptions allaient pleuvoir, les unes après les autres : premier synode romain, encyclique *Humanae vitae*, synodes subséquents, puis divers textes imposant des limites à la légitime liberté des intelligences, l'étonnante extension donnée à l'idée d'infailibilité, etc. « J'en suis venu à estimer, écrit-il, que le véritable esprit du Concile a été et demeure trahi. À moins que ce ne soit le Concile lui-même qui n'aurait pas eu le courage d'être clair. Ce qui ne simplifierait pas les choses...² ». André Naud avoue que de philosophe qu'il était, c'est à cette époque qu'il y est devenu théologien, mais qu'un malheur épistémologique nouveau et plus grand que jamais l'atteignait. En témoignent articles et livres qu'il écrivit alors, notamment *Le magistère incertain*, puis *Un aggiornamento et son éclipse*. Mais on ne sut que plus tard la souffrance et l'inquiétude que ces questions épistémologiques provoquaient chez lui.

Dernière influence majeure, sur laquelle je reviendrai en finale : Simone Weil. Certes, André Naud connaissait depuis longtemps les écrits de cette grande philosophe et mystique, qui a vécu dans la première partie du xx^e siècle et qui, attirée par le catholicisme, a longtemps refusé de se convertir, justement à cause des dogmes qui lui semblaient faire injure à l'intelligence. Il était séduit par l'inimitable générosité de sa vie et par l'exceptionnelle concordance entre ses engagements et sa pensée, mais ce n'est qu'à la fin de sa vie qu'il saisit toute la force libératrice de cette pensée.

Ce que Naud emprunte à la pensée de Weil, c'est d'abord une notion — une révolution — d'ordre épistémologique. Il l'affirme avec précision dans *Itinérances* :

Cette pensée est un dépassement de la théologie, de celle que je connaissais et pratiquais, de celle qui se pratique assez communément et dont maints documents magistériels sont pleins. Elle est un dépassement de la philosophie, telle que nous la connaissons aussi. Elle n'est pas un savoir, tel que celui qu'on trouve dans ce qu'on appelle la science. Elle est une *pensée* plutôt, pour employer le mot plein de modestie que Simone Weil utilisait

2. NAUD, « Mon parcours intellectuel », p. 197.

elle-même. Elle est une manière de penser dans la foi. *Elle est une pensée sur la manière de penser dans la foi*³.

Cette révolution épistémologique a entraîné chez André Naud une nouvelle « manière de croire » qui lui a apporté une sérénité, un calme dans la foi, qu'il ne se gêne pas d'appeler le bonheur⁴.

Qu'est-ce que ma dernière rencontre de Simone Weil a changé en moi ? Non pas la foi, mais la manière de croire. J'ai compris que ma foi était et pouvait être libre, de part en part. J'ai compris qu'elle devait l'être. J'ai compris que l'intelligence ne peut vraiment se soumettre à aucune autorité extérieure, qu'il est de sa nature de réclamer une autonomie plénière. [...] Je comprenais que, y compris dans les choses qui concernent Dieu lui-même, il faut aller au bout des requêtes propres à l'intelligence⁵.

André Naud a été préoccupé toute sa vie par la question des relations entre la foi et l'intelligence, depuis sa thèse de doctorat sur *Le problème de la philosophie chrétienne* jusqu'à son dernier livre sur *Les dogmes et le respect de l'intelligence* où on peut lire les plus belles pages autobiographiques concernant son cheminement d'intellectuel croyant.

Je pourrais dire que la question des relations entre la foi et l'intelligence me préoccupe et m'occupe depuis près de cinquante ans. [...] Sur tout cela, mes livres et mes articles témoignent des nombreux malaises qui m'habitaient.

Peut-être puis-je dire que ces malaises étaient de deux sortes. Les uns portaient principalement sur la manière dont le Magistère concevait son rôle et s'imposait aux croyants. Les autres portaient sur la manière dont je vivais moi-même, au quotidien, les relations entre foi et raison en rapport avec les questions les plus variées. J'expérimentais donc personnellement des problèmes et des malaises analogues à ceux qu'avait connus Simone Weil. [...]

Pour toutes ces raisons, il ne serait pas exagéré de dire que j'étais malheureux dans l'Église que je connaissais, avec la panoplie des dogmes que je n'arrivais pas à gérer convenablement, ni pour l'enseignement à donner aux autres, ni pour moi-même⁶.

3. NAUD, « Mon parcours intellectuel », p. 199.

4. NAUD, « Mon parcours intellectuel », p. 206.

5. NAUD, « Mon parcours intellectuel », p. 201.

6. A. NAUD, *Les dogmes et le respect de l'intelligence. Plaidoyer inspiré par Simone Weil*, Montréal, Fides, 2002, p. 27-28.

Et Naud de revenir sur l'évolution que la pensée de Simone Weil lui a permis de faire.

Il faut que je le dise, c'est à Simone Weil que je dois d'avoir trouvé enfin une sorte de bonheur dans ma propre foi et dans l'Église que je ne puis servir qu'en lui proposant de se réformer. [...]

Comment dire ce bonheur que j'éprouvais ? C'était le bonheur de pouvoir vivre sereinement dans la foi, malgré toutes les questions qui demeurent ; malgré tous les errements et les tâtonnements que l'Église a connus au cours des âges ; malgré ceux qu'elle connaît encore ; malgré toutes les mises en question et tous les doutes qui pourront venir, ou qui viendront. Devant les questions et les doutes, une nouvelle manière d'être émergeait. Elle était faite de simplicité et de confiance. [...] Ces questions, sans parler de beaucoup d'autres, cessaient de requérir toute mon attention. Je pouvais enfin parvenir à une manière heureuse de vivre dans la foi et dans mes rapports avec l'Église et, éventuellement, avec son Magistère. [...] Bref, je respirais et je pouvais enfin respirer dans la foi. Et je savais pourquoi⁷.

Quelques mois avant sa mort, Naud disait que ce livre constituait son livre clé, le livre de sa vie. Livre qui marque l'aboutissement de sa pensée, la pointe de son évolution intellectuelle, le raffinement de sa foi. « Si je puis finir ce livre, confiait-il à un ami quelque temps avant sa mort, je pourrai mourir en paix. »

On ne peut qu'admirer la franchise de l'auteur, se réjouir du bonheur trouvé, en même temps qu'être triste de ce qu'il ait fallu un tel cheminement et un si long temps pour y arriver.

André Naud fut souvent incompris, contesté, rejeté même. Les uns le classant *de gauche*, le traitant de gallican, libre-penseur, voire rationaliste, perturbateur ; les autres lui reprochant d'être *de droite*, conservateur, défenseur de l'Église et des institutions. Il restera toujours pour moi et plusieurs d'entre nous le modèle du théologien libre, l'image d'un homme de foi adulte, la figure d'un croyant soucieux d'intelligence. Son respect de l'intelligence et de la conscience se traduit par un respect tout aussi grand des personnes. Révélatrice à tous égards cette prière imprimée sur un carton jauni trouvé sur sa table de travail : « Seigneur, aidez-moi à respecter votre mystère, ceux pour qui j'écris, ceux que je suis obligé de critiquer, aidez-moi enfin à me respecter moi-même ». Il aimait dire qu'il était non seulement un croyant mais un grand espérant.

7. NAUD, *Les dogmes*, p. 28-31.

2. La pensée

On peut dire que la pensée d'André Naud s'articule autour de trois grandes questions : celles des valeurs, de la vérité, de la liberté. Les trois thèmes sont présents dans presque toutes ses œuvres, opérant sous forme de chassé-croisé permanent, même si la question des valeurs domine au début de sa carrière alors que les deux autres prévalent ensuite, avant que ne prime dans les deux dernières œuvres la question de la liberté. Trois questions qui se présentent en termes de dilemmes : valeurs humaines vs valeurs chrétiennes, vérité vs dogme (ou intelligence vs foi), liberté vs Magistère. Trois dilemmes qu'il a cherché toute sa vie à dénouer.

2.1. La question des valeurs

André Naud a abordé la question des valeurs surtout en lien avec le monde de l'éducation. Trois ouvrages y sont explicitement consacrés : *Le rapport Parent et l'humanisme nouveau* en 1965 ; *L'esquive : l'école et les valeurs* en 1978 ; *La recherche des valeurs chrétiennes : jalons pour une éducation* en 1985, où l'on voit poindre des idées qui reviendront sub-séquemment : la liberté, l'amour, la prière, l'excellence, dans un esprit généralement classique, mais non sans ouverture, réalisme et renouvellement.

Le chapitre 6 du livre sur *La recherche des valeurs chrétiennes* intitulé *Valeurs chrétiennes face à l'argent* me semble typique du travail de Naud à cette époque. Il a été réédité à part en 2002, compte tenu de sa pertinence toujours actuelle. André Naud dénonce l'idée de présenter la pauvreté — et plus encore l'insouciance — comme un idéal pour tous. Ce serait mal comprendre certains textes, comme l'épisode du jeune homme riche, la béatitude sur la pauvreté ou la parabole des oiseaux. Ce serait contradictoire avec maints autres passages de l'Évangile. Ce serait, enfin, concrètement absurde : l'argent est une nécessité quotidienne et le garant principal de la sécurité personnelle et familiale, en plus d'être souvent une condition de participation active à la vie de la société et un ressort du développement matériel et humain. « Il n'y a chez Jésus aucune trace d'une quelconque crainte morbide relativement à la jouissance des biens matériels, ni aucune condamnation de l'intérêt qu'une personne peut et même doit porter à l'amélioration de ses conditions de vie⁸. » On ne

8. A. NAUD, *L'Évangile et l'argent*, Montréal, Fides, 2002, p. 32.

saurait parler de la pauvreté comme d'une valeur chrétienne à cultiver, ajoute l'auteur, qui rapporte cette phrase du théologien sud-américain Gustavo Gutiérrez, « la pauvreté est pour la Bible un état scandaleux et attentatoire à la dignité humaine et par conséquent à la volonté de Dieu ».

Bien sûr que l'Évangile met en garde contre l'idolâtrie de l'argent, c'est-à-dire en faire une priorité au point de fermer son cœur à tout autre valeur. Bien sûr que l'Évangile met en garde contre les dangers des richesses : la fascination d'accumuler, l'angoisse de perdre, la satisfaction compulsive des désirs, la tendance à ignorer les besoins des autres. Mais il est aussi rempli de textes sur la responsabilité, la bonne intendance et la prévoyance. Il insiste à pleines pages sur le partage, la justice et l'équité.

Ce que l'Évangile propose face à l'argent et aux richesses, continue Naud, se situe donc dans la ligne de l'amour du prochain et du souci les uns des autres. Cet enseignement s'articule autour de deux valeurs essentielles : la réserve et le partage. Le sens de la *réserve*, c'est « le refus ferme, délibéré, efficace de se laisser investir par l'argent d'une manière qui détruirait la correcte hiérarchie de nos rapports avec Dieu et avec les autres. [...] C'est la capacité de résister aux séductions qu'entretient la publicité, aux appels qui surgissent spontanément et naturellement au cœur des désirs. C'est la volonté absolue de refuser l'inacceptable : le luxe ridicule et insolent, le gaspillage éhonté, la "vie de riche" menée dans l'insouciance des pauvres et des démunis⁹. » Le *partage*, pour sa part, implique deux volets. D'abord, penser aux autres : se décentrer de soi, ne pas fermer les yeux sur les besoins des autres, mieux, chercher à identifier les cas où on pourrait porter secours, rechercher positivement ce qui peut répondre aux besoins d'autrui. Mais, penser ne suffit pas ; il faut aussi donner : donner de sa part, accepter une moindre marge de profit, améliorer les conditions de vie de ceux qui nous entourent. Donner, non pas de façon purement symbolique, ni « donner juste assez pour avoir bonne conscience », mais plutôt donner de manière réaliste, efficace et notamment en acceptant sa juste part de taxation qui permet à l'État de redistribuer aux plus démunis selon leurs besoins¹⁰.

Ce faisant, l'auteur insiste sur l'aspect structurel du partage, voire la mise en place de structures et de conditions qui favorisent la satisfaction

9. NAUD, *L'Évangile et l'argent*, p. 66.

10. NAUD, *L'Évangile et l'argent*, p. 68-69.

des besoins d'autrui et la dignité des personnes. Certes, affirme l'auteur, la mission propre de l'éducation chrétienne « n'est pas de refaire les structures de la société, mais d'œuvrer à la conversion des cœurs¹¹ ». Mais les deux tâches sont aussi importantes l'une que l'autre. Il n'y a pas de réformes des structures sans conversion des cœurs et, *vice versa*, il n'y a pas de conversion réelle du cœur sans donner des mains à sa générosité, sans établir des conditions de partage et des structures de justice. La charité passe par l'exigence de justice.

Naud parle d'une exégèse théologique des Écritures. Les propos de l'Évangile, explique-t-il, doivent être interprétés en tenant compte de l'ensemble, et il faut déchiffrer les textes obscurs par ceux qui sont clairs et non l'inverse. Ce livre m'apparaît comme une des rares présentations satisfaisantes de la pensée de l'Évangile sur l'argent. Comme, d'ailleurs, une des rares analyses crédibles et interpellantes aujourd'hui.

2.2. *La question de la vérité*

En 1987, Naud a publié un livre remarquable et remarqué sur l'autorité dans l'Église, intitulé *Le magistère incertain* (Fides). Il y dénonce la tendance à élargir démesurément l'infailibilité du pape — notamment aux dilemmes de morale purement naturelle, humaine — et la tentation constante du catholicisme de tomber dans le fondamentalisme. « Pour l'Église et pour le monde, écrit-il, le Magistère est une institution absolument essentielle. Mais il est aussi une menace redoutable s'il abuse de son autorité spirituelle¹². » Certes, le Magistère est infailible, mais ce n'est qu'en de rares cas, à propos des vérités essentielles de la foi, liées à la Révélation, et quand le pape se prononce en lien avec toute la communauté chrétienne et avec toute l'autorité de sa fonction. Pour le reste, aussi sage et prudent soit-il, il reste faillible comme tout le monde. D'où le titre du livre. Aussi le Magistère doit-il adopter une attitude modeste et consentir à reconnaître les lacunes de certaines de ses formulations, passées ou récentes. Est requise alors des fidèles, non pas une soumission aveugle, une soumission de foi, mais une attention respectueuse. On ne saurait élargir indûment le champ de l'infailibilité. L'argumentation est fondée sur des raisons théologiques mais aussi sur l'analyse minutieuse

11. NAUD, *L'Évangile et l'argent*, p. 73.

12. A. NAUD, *Le magistère incertain*, Montréal, Fides, 1987, p. 9.

des textes des conciles antérieurs qui ont parlé de la question, notamment Vatican I et Trente.

Le chapitre deuxième explicite comment cette infaillibilité ne porte pas notamment sur les « vérités morales de la loi naturelle », à savoir sur tous ces dilemmes moraux qu'affronte l'intelligence humaine au cours des temps et au sein de cultures variées, et ne peut donc lier la conscience croyante en situation. Les trois derniers chapitres sont comme des applications de toute cette position : ils portent sur l'attitude des évêques, des théologiens et des fidèles face à l'autorité ecclésiale.

Le livre s'impose par la rigueur de l'argumentation, l'équilibre des propos, le sens de la foi et le respect de l'intelligence humaine et croyante. Je retiens en particulier l'idée que la grande tentation du catholicisme, j'entends des autorités catholiques, c'est le fondamentalisme et l'autoritarisme.

Naud est revenu sur le même sujet en 1989 dans une plaquette de la collection *Débats de l'Église* à l'occasion de la publication par la Congrégation pour la doctrine de la foi d'une nouvelle formulation de la *Profession de foi* et du *Serment de fidélité* exigée des fidèles qui exercent « une fonction au nom de l'Église », des théologiens, des évêques et des supérieurs majeurs de communautés religieuses. Naud refuse que l'on ajoute au *Credo* l'adhésion aux doctrines de la foi et de la morale proposées de façon soi-disant définitive. Il refuse encore plus, si je puis dire, qu'on ajoute au *Credo* le contenu de l'enseignement ordinaire du Magistère. Il dénonce ces abus par respect pour ce qu'est une profession de foi, par respect pour la conscience individuelle et pour la liberté de recherche du théologien, et par prudence de « ne pas imposer un aplatissement généralisé de la personnalité des croyants. » Une place doit donc être faite dans l'Église au désaccord, aussi bien intérieur que publiquement exprimé. Chez qui réfléchit correctement, avec compétence et foi éprouvées, il y a un droit à la dissidence dans l'Église, notamment sur les vérités qui ne sont pas contenues dans la révélation et qui relèvent de la recherche de la raison naturelle. Son étude se termine par un appel à l'Église « de savoir reconsidérer, sans complexe, certaines de ses propres traditions, certains de ses enseignements et certains de ses textes, même récents¹³ » et par un rappel de la figure exemplaire de saint Augustin pour avoir écrit un livre entier consacré à ses rétractations.

13. NAUD, *Le magistère incertain*, p. 54.

En 1996, André Naud a fait paraître un second livre magistral intitulé *Un aggiornamento et son éclipse* (Fides, 1996). Comme son titre l'indique, le livre porte sur l'évolution de la pensée opérée au Concile Vatican II durant les années 1960 et sur la tendance de plus en plus forte, depuis, des autorités romaines à retourner en arrière, à revenir à droite, à interpréter le Concile Vatican II à la lumière de Vatican I que le dernier Concile voulait explicitement dépasser. Après une analyse minutieuse de certains textes du Concile Vatican II, Naud étudie plusieurs textes récents, dont le code de droit canonique de 1983, la profession de foi de 1989, l'instruction sur la vocation ecclésiale des théologiens de 1990, pour y discerner et en dénoncer la récupération, sinon la trahison de l'esprit conciliaire. Ses postulats de base restent le refus d'absolutiser l'autorité, la liberté de la foi dans l'Église, le respect de l'intelligence croyante.

Ce livre s'impose, encore une fois, par la rigueur des analyses, l'équilibre des propos et le sens de la foi. Dans la *postface*, pour se démarquer du caractère peut-être trop froid et détaché de l'étude, l'auteur évoque la souffrance de certains croyants « devant les difficultés actuelles de la liberté dans la foi et dans l'Église¹⁴ » et signale les réactions possibles : se scandaliser, se décourager, voire quitter, ou bien — c'est son choix personnel — espérer et lutter.

2.3. *La question de la liberté*

Naud a publié plus récemment une conférence faite l'année précédente sous le titre *Pour une éthique de la parole épiscopale* (Fides, 2002), où il demande précisément aux évêques d'avoir plus de courage pour exprimer leurs pensées dans la communauté chrétienne et leur dissentiment à Rome, afin de faire œuvre de vérité théologique, favoriser les débats publics et mieux acculturer l'Évangile. Si on veut une évolution dans l'Église, il faut d'abord permettre et favoriser une grande liberté de réflexion et d'expression.

Trois chapitres structurent le livre : les devoirs communs au pape et aux évêques, les devoirs du pape, les devoirs des évêques. Je pointe

14. A. NAUD, *Un aggiornamento et son éclipse. La liberté de la pensée dans la foi et dans l'Église à Vatican II et aujourd'hui*, Montréal, Fides, 1996, p. 211.

quelques réflexions. Le devoir premier du Magistère, écrit l'auteur, est de garder fidèlement le dépôt de la foi. Trésor porté, cependant, dans un vase d'argile, fragile. Il n'est pas facile de déterminer ce qui constitue ce dépôt. D'où l'exigence de ne pas étendre l'infailibilité plus loin que ce qui est strictement requis, notamment les balises fixées par le Concile Vatican I. Le Magistère a aussi un devoir face à la vérité. Comme celle-ci est le fruit d'une recherche incessante, son exposé exige toujours modestie et franchise : ne pas donner aux textes plus d'autorité qu'ils n'en ont ; faire preuve de prudence et d'ouverture. L'autorité a enfin le devoir de respecter les personnes, leur intelligence, leurs compétences (ce qu'on signale rarement), voire leur conscience, leur cheminement. Et l'auteur d'indiquer quelques réformes qui seraient bienvenues dans la façon de faire du Vatican.

Le pape est gardien de l'unité. Mais ici aussi il faut se demander ce qu'est l'unité. Unité de la charité d'abord et avant tout, puisque celle-ci constitue le cœur de l'Évangile. Unité de la pensée ensuite. Mais il y a hiérarchie des vérités, les unes étant plus importantes que les autres. Il s'en suit une diversité légitime de pensée de plus en plus grande à mesure que l'on s'éloigne du noyau central de la foi. Encore une fois, note-t-il, il faut se garder d'exagérer l'infailibilité, laquelle notamment ne porte pas sur les nombreux dilemmes relevant de la loi naturelle. Il faut se garder de prioriser l'orthodoxie comme si celle-ci constituait le cœur de la foi. À l'encontre de la tendance à centraliser la totalité du Magistère à Rome, l'auteur insiste sur le rôle de la collégialité qui devrait s'exprimer davantage, notamment dans les synodes et les assemblées épiscopales. Ici encore, l'auteur fait des suggestions de réformes précises.

Quant aux évêques pris individuellement, les exigences éthiques recensées par Naud tournent autour de l'honnêteté et du courage. Comment concilier, en effet, avec les exigences éthiques, les silences, les positions évasives, pire les réponses qui ne correspondent pas à ce que l'on pense vraiment. Le devoir des évêques, leur rôle magistériel, exige une part de liberté de pensée et d'expression. Loin de provoquer une cacophonie scandaleuse, cette diversité ne fera que présenter une foi plus crédible et inciter les fidèles à une foi adulte.

Le sujet est rarement abordé, mais combien nécessaire. On parle d'éthique à propos de toute activité humaine. Pourquoi la parole épiscopale y échapperait-elle ? Y compris la parole du pape, même si l'expression « les devoirs du pape » peut paraître scandaleuse à prime abord. Le

projet peut avoir l'air insolent, mais il est abordé avec nuance et modestie. Qu'elle serait resplendissante l'Église qui répondrait à ces exigences éthiques ! Quelle crédibilité retrouverait une institution qui en a tant besoin ! Personnellement, j'aurais aimé que l'auteur parle encore davantage de courage que cette éthique demande aux évêques dans leurs rapports avec les prêtres et les fidèles de leur diocèse, puis dans leurs rencontres avec les gens de la Curie et dans leurs discussions avec des évêques d'autres pays. J'aurais aimé — simple détail — quelques paragraphes sur le rôle (le devoir éthique) des supérieurs des communautés religieuses et de leurs associations, rôle indispensable pour ajouter du poids à celui des évêquats, afin de faire contrepoids à la tentation centralisatrice et totalitaire de la Curie romaine, et contribuer ainsi à faire advenir plus de liberté et de diversité dans l'Église.

Le dernier ouvrage d'André Naud, *Les dogmes et le respect de l'intelligence* (Fides, 2002), qu'il considérait comme l'œuvre de sa vie de théologien, est centré encore une fois sur les rapports de l'intelligence humaine avec les dogmes, ou plus précisément, sur l'obligation d'adhérer aux dogmes, qui par définition est une exigence absolue, et la liberté de l'intelligence humaine qui n'est pas moins absolue. Cette réflexion, il l'a poursuivie toute sa vie, mais c'est une relecture attentive et méditative des écrits de Simone Weil, comme je l'ai déjà dit, qui lui a permis enfin de trouver l'expression satisfaisante de sa pensée. Ce livre, en effet, s'inspire abondamment de la réflexion de Weil. Le sous-titre parle par lui-même. Et dans le dernier chapitre, André Naud redit son accord avec l'ensemble des réflexions de Simone Weil qu'il rapporte.

L'un des mots-clefs de ce livre, voire son postulat fondamental, est certainement l'affirmation que la liberté de l'intelligence doit être totale. Affirmation elle-même basée sur l'« inaliénable souveraineté » du sujet humain, du *Je*¹⁵. Ce que Naud réclame, après Weil, c'est le droit de se questionner sur tout, de douter de tout, voire la reconnaissance de ce que « le chemin parcouru par chacun vers Dieu et vers la foi chrétienne est toujours unique et ne saurait être remplacé par celui d'aucune autre personne¹⁶. »

Appliquée au dogme, cette idée se concrétise par le refus d'accepter que l'Église puisse obliger à *adhérer* aux dogmes qu'elle formule. Reven-

15. NAUD, *Les dogmes*, p. 30.

16. NAUD, *Les dogmes*, p. 30.

dication d'une liberté totale et refus de l'obligation d'adhérer sont une seule et même chose. Cela ne signifie pas que les dogmes soient inutiles. Au contraire. Ceux-ci sont indispensables, infiniment précieux, comme des diamants. Et le rôle de l'Église, sa fonction comme définitrice et conservatrice collective des dogmes est, elle aussi, indispensable : elle doit conserver le dogme chrétien « dans son intégrité, comme un diamant, avec une rigueur incorruptible¹⁷ ». C'est la manière de proposer et de recevoir que nos auteurs contestent. Ce que Weil — et Naud — refuse, c'est qu'un enseignement portant sur des réalités transcendantes, nécessairement condensé dans une formule, i.e. une formulation forcément culturelle, puisse se présenter comme *la vérité*.

Ces affirmations déterminent une attitude nouvelle devant les dogmes. Non pas une adhésion inconditionnelle, mais une attention respectueuse et attentive, « une attitude permanente et inconditionnelle d'attention respectueuse¹⁸ ». Le mot *attention* est des plus importants ; l'auteur s'y arrête longuement. Il implique de se laisser interpellé par la précision des dogmes et même des condamnations, mais d'aller toujours au-delà des formulations. André Naud dégage même dix règles concrètes d'interprétation¹⁹. J'insiste sur l'affirmation centrale tant elle peut surprendre : les dogmes ne sont pas faits pour être crus, mais pour qu'on les prie ; les dogmes ne sont pas faits pour qu'on y adhère inconditionnellement, mais pour qu'on les médite dans la prière. L'affirmation se retrouve d'ailleurs en bonne place dans l'autre texte quasi posthume de Naud²⁰.

Cette attitude nouvelle devant les dogmes s'impose au nom du respect de l'intelligence et en fonction de la nature même de l'intelligence. Mais plus encore peut-être au nom de la nature même d'un dogme. Celui-ci est une indication, un repère, une flèche. À vouloir trop en préciser le contenu, à vouloir l'enfermer dans une formule, on trahit ce pour quoi même il existe. Si le dogme pointe la transcendance, on ne peut l'enfermer. Les dogmes ne sont pas donnés comme étant *la vérité*, mais comme étant quelque chose derrière quoi on trouve la vérité. L'idée du mystère ne correspond pas à ce que nous ne connaissons pas ou à ce que nous ne connaissons pas encore, mais à ce qui est absolument et pour toujours

17. NAUD, *Les dogmes*, p. 87.

18. NAUD, *Les dogmes*, p. 33.

19. NAUD, *Les dogmes*, p. 39-43.

20. NAUD, « Mon parcours intellectuel », p. 199.

impénétrable. Il n'en est pas moins très réel. « Le caché est plus réel que le manifeste²¹. » Les mystères n'appartiennent pas à l'ordre des faits, aussi s'adressent-ils à l'intelligence d'une autre manière que les faits. Il est besoin d'une « logique spéciale adaptée au domaine des mystères ou au domaine surnaturel²² ».

Ces développements nous amènent à une formule curieuse et déroutante de Simone Weil : « Il faut entreprendre le nettoyage philosophique de la religion catholique. » L'injonction fait penser d'abord au besoin de dire que la foi n'étant pas liée à une philosophie ni à une culture particulières, son vrai sens porte au-delà des formules et des concepts, comme nous l'avons vu jusqu'ici. Naud insiste dans ce chapitre 5 sur d'autres points. Le nettoyage concerne d'abord la manière pour le Magistère d'établir et de formuler les dogmes en même temps que la manière pour chacun des croyants de se situer devant eux. Il concerne deuxièmement la manière dont l'Église conçoit sa catholicité comme chemin unique d'accès à Dieu. Il concerne troisièmement le rapport de l'Église avec l'Ancien Testament, notamment l'idée d'un Dieu vengeur et celle de peuple élu, et donc la notion d'inspiration globale de la Bible. Le nettoyage concerne enfin la façon dont l'Église définit le miracle et l'importance qu'elle lui accorde.

Le dernier chapitre, le 6, porte sur les applications des affirmations précédentes et constitue partant une sorte de « plaidoyer pour que l'Église adopte la manière d'enseigner que préconisait Simone Weil²³ ». André Naud redit, encore une fois, qu'il s'oppose à la façon dont le Magistère demande d'adhérer aux dogmes et aux précisions ajoutées aux premiers conciles ; et non pas aux dogmes eux-mêmes, à ce qu'ils représentent et à la hiérarchie des doctrines. Il ajoute une distinction importante entre points de doctrine utilement *proposés* par l'Église, mais inutilement *imposés à l'adhésion de tous*²⁴. Et, ajoute-t-il encore, on pourrait dresser une longue liste de ces derniers. Par exemple, le dogme de l'Immaculée Conception de Marie, du péché originel, de l'institution par le Christ des sept sacrements, de la façon de voir la Pénitence, de l'Assomption de Marie au ciel, de la conception virginale de Jésus. Cette liberté d'adhérer,

21. NAUD, *Les dogmes*, p. 61.

22. NAUD, *Les dogmes*, p. 62.

23. NAUD, *Les dogmes*, p. 117.

24. NAUD, *Les dogmes*, p. 130.

cependant, n'exclut pas l'obligation de « prendre très au sérieux les articles de foi et ce qui se présente comme des dogmes, leur accorder une grande attention, savoir reconnaître leur sens à travers des mots souvent inadéquats ou même troublants²⁵ ». Dans la même perspective, Naud remet-il en cause les distinctions obtuses entre dogmes, articles de foi, déclarations infaillibles et enseignements définitifs. Ainsi que l'adage célèbre de Thomas d'Aquin, selon lequel « on perd la foi dès lors qu'on refuse un seul dogme ». Il y précise que l'infaillibilité (et donc l'obligation d'adhérer) ne porte pas, ne peut porter sur des questions concrètes, si liées aux cultures, comme la contraception, le divorce, la législation sur l'avortement, l'accès des femmes au sacerdoce.

Naud est conscient des revirements majeurs et des difficultés énormes que ses propositions impliquent. Elles requièrent notamment une révision fondamentale du rapport Écriture-Tradition-Magistère, ainsi qu'une reconsidération du dogme de l'infaillibilité, soit du pape, soit de l'Église. Mais elles comportent des avantages tout aussi marquants. Elles respectent mieux le sens du mystère et du surnaturel. Elles respectent mieux l'intelligence et donc la dignité des personnes humaines. Elles donneront à l'Église une crédibilité nouvelle et un attrait dont elle a bien besoin.

Par rapport à la « doctrine catholique » commune, la réflexion d'André Naud s'avère d'une grande audace. Elle va beaucoup plus loin que l'*aggiornamento* proposé par le dernier Concile. D'autres théologiens ont été condamnés pour moins. À mon avis, elle rejoint pourtant l'intuition d'un grand nombre de catholiques, d'un grand nombre de croyants mal à l'aise devant les enseignements du Magistère, notamment les derniers enseignements sur les questions concrètes de la vie quotidienne : contraception, avortement, mariage, divorce, sacerdoce des femmes, sur la soumission demandée aux théologiens et aux évêques. Elle est fondée sur des arguments sérieux : sens de la foi, sens de l'Église, respect du mystère, respect de l'intelligence croyante, prise au sérieux de la science moderne. Elle est d'ailleurs d'un équilibre délicat. Oui à l'acceptation des Mystères, non à leur enfermement dans des formulations, notamment des formulations liées à une culture particulière. Oui à un rôle directeur du Magistère, mais non à la manière autoritaire et coercitive de l'exercer.

25. NAUD, *Les dogmes*, p. 135.

Non à l'obligation d'adhérer aux dogmes, mais oui à l'obligation de les entendre et de les méditer.

Conclusion

André Naud a travaillé toute sa vie à l'intelligence de la foi afin que toute personne puisse chercher, puis trouver le sens de sa vie en ce Dieu qui se dévoile en Jésus-Christ. Il a été lui-même un authentique chercheur de Dieu avec tout ce que cela suppose de doute, de questionnement, de réflexion et de risque, comme en a témoigné André Charron lors des funérailles. Par souci de vérité, d'une vérité visée, côtoyée, approximée, mais jamais possédée. Par estime infinie de la liberté pour lui et pour les autres, liberté dans l'assentiment de foi et dans l'acte moral.

Il a été un théologien fidèle à la grande Tradition chrétienne, au sens dynamique et exigeant de cette fidélité, pour que l'Évangile soit compris et reçu des gens d'aujourd'hui dans des concepts, des représentations et un langage accessibles et crédibles. Est-il dans la ligne de la théologie négative ? A-t-il privilégié le sens de l'analogie²⁶ ? Il s'est surtout exprimé de manière originale, à sa manière, en poussant au bout l'analyse des concepts et des dilemmes théologiques à la lumière de Simone Weil.

Certains diront peut-être qu'il fut rationaliste, trop rationaliste ! Curieuse accusation de quelqu'un qui croyait tellement en Dieu. Encore plus curieuse accusation de quelqu'un qui faisait appel à la raison précisément pour protéger le mystère du divin, le sens du mystère et du surnaturel. Au nom de la dignité humaine, de la dignité de l'intelligence et de la liberté humaines, et donc au nom de la dignité de la Création même de Dieu.

26. NAUD, *Les dogmes*, p. 63-64.

Bibliographie d'André Naud

- Le problème de la philosophie chrétienne. Éléments d'une solution thomiste*, Montréal, Faculté de théologie, 1960.
- Le Rapport Parent et l'humanisme nouveau*, Montréal, Fides, 1965.
- Avec L. MORIN, *L'esquive. L'école et les valeurs*, Québec, Service général des communications du Ministère de l'éducation, 1978.
- La recherche des valeurs chrétiennes. Jalons pour une éducation*, Montréal, Fides, 1985.
- Le magistère incertain*, Montréal, Fides, 1987.
- Devant la nouvelle profession de foi et le serment de fidélité* (Débats de l'Église), Montréal, Fides, 1989.
- Avec L. VALCKE et P. DAVID, *Des voix dans l'Église sur l'avortement* (Débats de l'Église), Montréal, Fides, 1989.
- Un aggiornamento et son éclipse. La liberté de la pensée dans la foi et dans l'Église à Vatican II et aujourd'hui*, Montréal, Fides, 1996.
- Pour une éthique de la parole épiscopale*, Montréal, Fides, 2002.
- Les dogmes et le respect de l'intelligence. Plaidoyer inspiré par Simone Weil*, Montréal, Fides, 2002.
- L'Évangile et l'argent* (tiré à part du chapitre 6 du livre *La recherche des valeurs chrétiennes*), Montréal, Fides, 2002.
- « Mon parcours intellectuel de croyant », dans R. BERGERON, G. LAPOINTE et J.-C. PETIT, dir., *Itinérances spirituelles*, Montréal, Médiaspaul, 2002. p. 190-207.

RÉSUMÉ

Professeur à la Faculté de théologie de l'Université de Montréal, de 1967 à 1991, André Naud a été le modèle du théologien libre. La pensée de Simone Weil l'a mené à comprendre que « l'intelligence ne peut vraiment se soumettre à aucune autorité extérieure ». Ses travaux abordent trois questions : les *valeurs* chrétiennes, appuyées sur une exégèse théologique des Écritures ; la recherche de la *vérité*, qui autorise « un droit à la dissidence » au nom de la conscience individuelle ; la *liberté* absolue de l'intelligence humaine que l'Église ne peut qu'inviter à une attention respectueuse et attentive à ses dogmes.

ABSTRACT

A professor at the Faculté de théologie of the Université de Montréal from 1967 to 1991, André Naud was the model of a free theologian. Through his contact with Simone Weil's thinking, he understood that « the intelligence cannot truly accept to be submitted to any external authority ». He wrote on three topics : the Christian values, grounded on a theological exegesis of Scriptures ; the search for truth, which leaves room for a « right to dissent » rooted in the autonomy of individual consciousness ; the total freedom of human intelligence, which the Church can only invite to respectful and careful attention to her dogmas.